

LA REINE DE GOLCONDE

I

Au beau milieu du dix-huitième siècle, par une fraîche et rayonnante matinée, un gentilhomme de vingt ans s'abandonnait, aux alentours de Lunéville, au galop aventureux d'un cheval anglais enivré par la course et par le parfum des bois. Une vingtaine de chiens de chasse de toutes formes et de toutes couleurs, éparpillés dans la vallée, se répondaient par de joyeux aboiements. Il les suivait du regard, sans s'inquiéter du dégât de leurs courses vagabondes. Qu'importe la moisson future, quand la floraison nous éblouit et nous enivre, quand nous sommes heureux de toutes nos forces et de tout notre cœur? Tout homme, une fois en sa jeunesse, une seule fois peut-être, a saisi au passage, dans une étreinte rapide, ce bonheur qui a sur le front un rayon prin-

tanier et sur ses lèvres la rosée des primevères.

Ce gentilhomme était le chevalier Stanislas de Boufflers, qui avait vécu jusque-là à la cour de Lunéville, sous les yeux de sa mère, la célèbre marquise de Boufflers¹. Il avait vécu sans souci, étudiant en plein vent, assez mal gouverné par l'abbé Porquet, « qui ne savait pas son *Benedicite*, quoiqu'il fût aumônier du roi de Pologne ». Comme on voit, Boufflers avait eu, dans sa mère et dans son gouverneur, deux maîtres faciles à contenter, deux maîtres qui pardonnaient tout à l'esprit. Or, le jeune chevalier de Boufflers savait bien se faire pardonner.

Son temps se passait en promenades à cheval, en belles chasses, en fêtes dansantes. « En pensant à cette cour de Lunéville, dit Boufflers devenu vieux, je crois plutôt me souvenir de quelques pages d'un roman que de quelques années de ma vie. » C'était

1. La maîtresse du roi Stanislas, femme du capitaine des gardes de ce prince, mère du chevalier. Fort jolie femme, plus galante encore, et, s'il est possible, encore plus incrédule, elle ne concevait pas comment on pouvait aimer Dieu. « Oh ! non, s'écriait-elle un jour, je sens que je ne l'aimerai jamais. — Ne jurez de rien, lui dit son fils ; si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez tout comme un autre* »

* M^{lle} Arnould, ayant appris la conversion de M^{lle} Luzy, de la Comédie-Française, s'écria : « Oh ! la coquine, elle s'est faite sainte dès qu'elle a su que Jésus s'est fait homme. » Rien, comme on le voit par ce rapprochement, ne ressemblait aux propos de cour comme les propos de coulisses. C'est toujours de la comédie ; et, si ce ne sont pas les mêmes acteurs, c'est bien le même public qui paye.

un beau garçon ayant toujours la saillie ou le madrigal sur les lèvres. Il dansait à merveille, peignait joliment, ne jouait pas trop mal du violon, abattait noblement un chevreuil. J'allais oublier de dire qu'il ramassait çà et là, au pied de la table de la cour, dont les convives étaient Voltaire, madame du Châtelet, Montesquieu, Saint-Lambert, le président Hénault, M. de Tressan, madame de Grammont, quelques miettes de science et de littérature. L'abbé Porquet lui-même, quoique son gouverneur, parvint de temps en temps à surprendre la paresse du chevalier. L'abbé Porquet était quasi homme de lettres ; il ne lui manquait guère que de l'esprit, de la science et de l'imagination. Il apprit tout ce qu'il savait à son élève ; il lui arrivait même quelquefois de le conduire dans un monde inconnu à tous les deux : dans la métaphysique transcendante, dans la philosophie surhumaine. Ainsi, le matin où nous voyons Boufflers emporté par son beau cheval, l'abbé Porquet lui avait posé cette question mille fois résolue par les plus grands esprits, et partant toujours à résoudre : *Quel est ici-bas le souverain bien ?* « Je suis bien aise d'étudier cette grave question, avait dit Boufflers. Pour cela, je vais monter à cheval et aller rêver au grand air. » Et il était parti avec ses chiens, laissant l'abbé sur ses jambes. Le brave aumônier, le voyant disparaître dans la poussière du galop, s'était dit en hochant la tête : « Voilà un gar-

çon qui passera sa vie à cheval, mais qui ne fera jamais son chemin. »

Reprenons notre course avec le chevalier. Qui sait d'ailleurs si nous n'allons pas trouver avec lui à résoudre la question de l'abbé? Après mille bonds sur les verts chemins, à travers les bois et les blés, le cheval s'arrêta tout d'un coup, au coin d'un petit bosquet d'ormeaie et de chênaie. Il avait si bien couru depuis trois heures, que son cavalier ne songea point à l'éperonner. Il sauta gaiement sur l'herbe, le débrida et lui conseilla de brouter au bord du bois. Pour lui, après avoir appelé quelques chiens, il se mit à déjeuner avec une perdrix et du pain, le tout arrosé de quelques gorgées d'eau à la fontaine voisine. « Un cheval, un chien, un peu d'herbe à l'ombre, voilà le souverain bien, » murmura-t-il après sa première libation.

Il faut peindre d'un seul trait le paysage où se trouvait si heureux notre chevalier : un petit vallon fuyant entre deux collines couronnées de grands arbres touffus ; un petit hameau gaiement éparpillé à l'horizon, où l'œil s'arrêtait sur une aiguille de clocher ; dans le vallon, un peu de bois encadrant les blés verts et les sainfoins rouges ; çà et là un verger tout blanchi par la floraison, une grande prairie où serpentait nonchalamment un ruisseau, quelques ponts rustiques, un troupeau paisible de vaches rousses et brunes ; en regard du petit hameau, un

château lointain dont on ne voyait, au-dessus du bois, que les tourelles grisâtres ; enfin, par-dessus tout cela, le sourire du ciel, le baiser du soleil, le chant de l'alouette, la joie épanouie de la nature. « Oui, reprit Boufflers en jetant toute son âme à la vie, un cheval, un chien... »

La parole s'arrêta sur ses lèvres malgré lui. Une fraîche paysanne, rayonnante de la beauté du diable, venait de lui apparaître, comme par magie, à la lisière du bois, en petit bonnet mutin et léger, en blanc corset et en cotillon rouge, avec un pot au lait à la main. « A merveille ! dit-il en se soulevant pour la mieux voir ; on dirait que je suis dans une fable de La Fontaine. J'oubliais qu'après le cheval et le chien il faut compter la femme pour le souverain bien. Celle-ci vient tout à propos. »

Il vit avec une joie du cœur qu'elle venait de son côté pour passer le ruisseau sur un petit pont de planches, ou plutôt sur deux planches servant de pont aux pieds alertes. Il se leva pour aller à sa rencontre. Que lui dit-il ? que lui répondit-elle ? Je n'étais pas là. S'il faut l'en croire, il lui trouva une très jolie bouche ; partant beaucoup d'esprit. Elle s'appelait Élisabeth, il l'appela Aline ; elle avait seize ans ; c'était la fille d'un fermier du vallon. Le chevalier lui voulut baiser le cou, ce beau cou de seize ans ; pêche encore verte, mais déjà douce aux lèvres ! Le cheval hennit, les chiens aboyèrent. Elle

se défendit comme un oiseau qui échappe à l'oiseleur; le pot au lait tomba; elle poussa un joli cri aigu, mais le baiser était pris. « Ah! mon Dieu! dit-elle avec un effroi enfantin en relevant son pot, voilà plus de la moitié du lait par terre! — Attendez, dit Boufflers, ce n'est qu'un demi-malheur. »

Il alla remplir le pot à la fontaine. Il revint si gai, si tendre et si fou, il parla si bien sans raison, qu'Aline se laissa attarder durant une heure; elle l'écoutait avec une ravissante surprise, comme un doux murmure de fontaine, comme un gazouillement de bouvreuil. C'était mieux que tout cela : c'était l'amour qui parlait. Jamais l'amour n'avait pris la parole sur un plus beau théâtre. La brise, encore fraîche, répandait un parfum de bonheur idéal; les abeilles bourdonnaient gaiement sur les sainfoins; les demoiselles frappaient de leurs ailes d'or les verts nénufars du ruisseau; de beaux pigeons blancs venaient familièrement mouiller dans la rosée leurs jolies pattes roses. « Ma chère Aline, je voudrais bien être votre frère (ce n'est pas cela que je voulais dire). — Et moi, je voudrais bien être votre sœur. — Ah! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez. » En écoutant cela, elle se laissa embrasser une seconde fois sans trop de mauvaise volonté. Tout en parlant, Boufflers se pencha au bord du ruisseau, cueillit une marguerite blanche et rose, une tige de primevère à trois fleurs, une verte feuille

de roseau, un brin de thym et de marjolaine, un *souvenez-vous de moi*, quelques autres fleurettes; et, nouant le bouquet avec un brin de jonc : « Je voudrais vous offrir cela avec un trône.... Mais, poursuivit-il en attachant le bouquet au corsage d'Aline, ce bouquet n'en serait pas mieux placé. »

Aline disait à chaque instant qu'elle allait partir : « Il faut pourtant que je m'en aille! » mais elle demeurait toujours, les pieds enracinés dans l'herbe, le regard flottant dans le ruisseau. Des bûcherons vinrent à passer. « Adieu, dit-elle tristement. — Adieu, ma chère Aline. — Adieu! — Adieu. »

Elle prit l'anse de son pot; elle soupira et s'éloigna lentement. « Ah! dit Boufflers, que ne puis-je aller partout avec elle, toujours avec elle! » Il la suivit du regard; elle se retournait à la dérobée, mais bientôt elle se perdit sous un bouquet de hêtres. Il entrevit encore son petit bonnet mutin, son léger cotillon, une main qui faisait un dernier signe d'adieu; enfin elle disparut tout à fait.

Le chevalier sans peur et sans reproche s'élança sur son cheval, siffla ses chiens, et reprit, tout en soupirant, le chemin de Lunéville. Un peu avant d'arriver, il rencontra au pied d'un vieil orme le grave abbé Porquet, qui lisait saint Augustin avec ardeur. « Je veille sur vous d'assez loin. D'où venez-vous, mon cher vagabond? lui cria l'abbé en se levant. — J'ai pris sans vous, ne vous déplaît, une

leçon de philosophie; vous m'avez beaucoup parlé du souverain bien: j'ai trouvé trois choses aujourd'hui: le cheval, le chien et la femme. — Saint Augustin, mon cher chevalier, a compté deux cent quatre-vingt-huit opinions sur ceci: nul philosophe ne pourra s'accorder sur ce chapitre. Selon Cratès, le souverain bien, c'est une heureuse navigation; selon Archytas, c'est le gain d'une bataille; selon Chryssippe, c'est bâtir un superbe édifice; selon Épicure, c'est la volupté; selon Palémon, c'est l'éloquence; selon Héraclite, c'est la fortune; selon Simonide, c'est l'amitié d'un chacun; selon Euripide, c'est l'amour d'une belle femme. Les anciens philosophes ne sont pas plus sages que vous, monsieur le chevalier. Nous allons, s'il vous plaît, en retournant au logis, poursuivre notre leçon. Le souverain bien, c'est Dieu, monsieur, Dieu seul, qui peut à toute heure et en tout temps répondre aux aspirations de notre âme; tout le reste n'est que fragilité. Qu'est-ce que l'amitié humaine? qu'est-ce que la gloire d'une bataille? qu'est-ce que l'amour d'une belle femme? un peu de fumée qui passe et nous aveugle. Tout est vain, tout est trompeur. Là où l'un cherche la liberté, il ne trouve que l'esclavage qu'entraînent les grandeurs; là où l'autre cherche la paix dans la solitude, il ne trouve qu'inquiétudes et agitations; là où celui-ci cherche la volupté, il ne recueille qu'amertume. Faux biens, ombres, illusions! L'âme

est faite pour le ciel; tout ce qui lui vient d'ici-bas est indigne d'elle. L'âme est faite pour aimer Dieu, pour retourner au ciel, sa vraie patrie. Dieu s'est révélé partout, aux nations les plus barbares; écoutez Sénèque: *Nulla quippe gens unquam....* — Ah! pardieu! mon cher abbé, si vous parlez latin, c'est que vous ne savez plus ce que vous dites: pour moi, je n'écoute plus. — Allons, pour une phrase latine que je sais! je vous en passe bien d'autres. — Au bout du compte, je suis de votre avis: le souverain bien, c'est Dieu; mais Dieu est bien haut placé pour moi, et, en attendant que je monte au ciel, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur l'abbé, que je cherche le souverain bien dans une belle femme, un beau cheval et un beau chien. Ah! si vous saviez le gai soleil qu'il faisait là-bas, surtout quand nous étions à l'ombre! Aline! Aline! que ne puis-je vous aimer ainsi tous les jours de ma jeunesse! — Allez, profane; allez, pécheur, lâchez la bride à vos mauvaises passions. » Là-dessus, Boufflers éperonna son cheval.

C'en était fait de lui; il avait trouvé le souverain bien des profanes: l'amour! la poésie! Ce jour-là, le seul de toute sa vie, il fut amoureux, il fut poète! Pourtant une autre fois encore, dans sa vieillesse, nous le retrouvons poète, grâce à ce magicien sublime qui s'appelle le souvenir.

II

Le reste du temps, Boufflers, abbé, chevalier ou marquis, n'a été qu'un homme d'esprit plus ou moins rimeur; il s'est contenté de l'héritage des Grammont, des Bellegarde, des Saint-Aulaire, des Richelieu. Il y a beaucoup d'abbés, de chevaliers et de marquis, j'imagine, qui vivraient avec quelque faste en plus petit héritage.

Boufflers n'eut pas le temps de retourner dans la vallée du pot au lait. Au bout de quelques jours, il lui fallut partir pour Paris, selon les ordres du roi Stanislas. Qu'allait-il faire de lui à Paris? « Un évêque, » disait sa mère. Il entra bravement au séminaire de Saint-Sulpice, une chanson gaillarde sur les lèvres. Le séminaire n'était plus tout à fait la vallée de Lunéville; on n'y rencontrait pas au matin, dans le sourire du soleil, une jolie laitière en cotillon rouge. L'abbé se mit bientôt à regretter sa liberté, son cheval et ses chiens. Comme il ne pouvait pas prier Dieu de bonne foi, il ne le pria pas du tout : c'était plus simple et plus catholique. Il voulut sortir de là : comment faire? comment sortir sans scandale? Encore si c'était un joli scandale! Boufflers tint conseil avec lui-même : il ima-

gina d'écrire son histoire avec Aline; il tailla sa plume et s'abandonna à elle. « Je m'abandonne à vous, ma plume; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit et commandez à votre maître. Conte-moi quelque histoire que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin. » Voilà le plus joli début de conte français. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plume, ainsi maîtresse d'un esprit indocile, commence tout simplement par le commencement. Mais poursuivons : « Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amants : vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, jé suis seul et je voudrais bien me tenir bonne compagnie à moi-même. » Tout le conte est sur ce ton charmant. Il aurait douze volumes qu'on les lirait avec délices; mais il contient à peine douze pages. Vous comprenez bien que la plume n'a rien de mieux à raconter que l'histoire du pot au lait; peu à peu, enhardie par la vérité de la première page, elle se lance dans toutes les fantaisies du mensonge; elle cherche à abuser Boufflers en lui présentant sous de douces métamorphoses l'image toujours souriante d'Aline : d'abord c'est une marquise adorable, ensuite une reine de Golconde, enfin une petite vieille encore aimable,

vêtue de feuilles de palmier. Le temps se chargea de faire presque une histoire de ce conte. C'est tout l'œuvre de Boufflers ; ce qu'il a écrit à la suite n'est qu'une légèrè arabesque faite pour encadrer ce joli tableau au pastel.

Boufflers ne restait guère à Saint-Sulpice : il allait dans le monde, dans le beau monde ; il allait même à Versailles. Selon Bachaumont, il lut son conte à madame de Pompadour. Elle fut si ravie de la laitière, qu'elle eut, dès ce jour, l'idée d'avoir des vaches à Trianon, de les traire avec ses jolies mains presque royales, de revêtir en certains jours d'ennui le blanc corset et le cotillon rouge, afin de séduire encore une fois Louis XV sous cette fraîche métamorphose.

En moins de quelques semaines, le conte se répandit de bouche en bouche, de grand seigneur à marquise. Plus de mille manuscrits s'éparpillèrent à Versailles et à Paris. Le séminaire de Saint-Sulpice lui-même n'en fut pas exempt. Tout le monde s'indignait et battait des mains, Boufflers tout le premier. Le conte fut imprimé et signé des initiales du nom de l'auteur ; alors, le scandale dépassant les bornes du séminaire, l'abbé de Boufflers redevint le chevalier de Boufflers. Un beau matin, il mit de côté le petit collet, monta à cheval et partit bravement, l'épée au côté, pour la campagne de Hanovre. Le roi Stanislas lui avait, dès l'enfance, donné qua-

rante mille livres de revenu en bénéfices. Comment un abbé peut-il abandonner de pareils bénéfices ? Rassurez-vous. Tout en prenant l'épée, il prit aussi la croix de Malte, le droit étrange d'assister à l'office en surplis et en uniforme, offrant par là le spectacle bizarre d'un prieur capitaine de hussards. Il écrivit à ce sujet une lettre que Grimm cite tout entière. En voici la plus jolie page :

« J'étais dans la route de la fortune ; qui sait si quelques intrigues de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé ? Mais j'ai mieux aimé être aide de camp dans l'armée de Soubise : *Trahit sua quemque voluptas*. Comptez-vous pour rien le cri d'indignation qui s'était élevé contre la liberté de ma conduite ? « Ce sont les sots qui crient, » me direz-vous. Tant pis, vraiment ; il vaudrait bien mieux que ce fussent les gens d'esprit : cela ferait moins de bruit. Les sots ont l'avantage du nombre, et c'est celui-là qui décide. Nous aurons beau leur faire la guerre, nous ne les affaiblirons pas : ils seront toujours les maîtres, ils resteront toujours les rois de l'univers, ils continueront toujours à dicter les lois. Il ne s'introduira pas une pratique, pas un usage, dont ils ne soient les auteurs. Enfin ils forceront toujours les gens d'esprit à parler et presque à penser comme eux, parce qu'il est dans l'ordre que les vaincus parlent la langue du vainqueur. D'après l'extrême vénération dont vous me voyez

pénétré pour la toute-puissance des sots, ai-je tort de chercher à rentrer en grâce avec eux, et ne dois-je pas regarder comme le plus beau moment de ma vie celui de ma réconciliation avec les souverains du monde? Pardonnez-moi de m'égayer un peu dans le cours de mes raisonnements; c'est pour m'aider, et vous aussi, à en supporter l'ennui. D'ailleurs, Horace, votre ami et votre modèle, permet de rire en disant la vérité, et le premier philosophe de l'antiquité n'était sûrement pas Héraclite. J'aurais pu, me direz-vous, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre; mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir un état dans la société. Je leur ai proposé celui d'homme de lettres; ils m'ont dit de m'en bien garder, parce que j'avais trop d'esprit pour cela. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fisse, et voici ce qu'ils m'ont répondu: « Il y a quelques siècles que nous avons voulu que tu fusses gentilhomme; nous voulons à présent que tout gentilhomme aille à la guerre. » Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte, et je pars. »

Boufflers fut brave à la guerre, plein de folie et de gaieté, mais trop philosophe. Après un coup d'épée, il réfléchissait: un soldat ne doit pas réfléchir sur le champ de bataille. Boufflers, d'ailleurs, fut toujours à côté de chacun de ses états: abbé libertin, soldat

philosophe, courtisan satirique, diplomate chansonnier, républicain courtisan. En 1792, il émigre, et, du fond d'une solitude sauvage, il entreprend de défendre la liberté, il écrit un livre sur le libre arbitre; à la fin de sa carrière, après avoir bien parcouru le cercle des folies, il écrit sur la *raison humaine* en vrai style d'académicien. O Boufflers! que vous étiez loin d'Aline!

Après la campagne de Hesse, il fit un voyage en Suisse, le bâton à la main, son équipage sous le bras, vrai voyage d'artiste. Ce voyage, vous l'avez lu dans les lettres à sa mère, lettres charmantes dont chaque mot dit quelque chose. Comme peintre de portraits au pastel, Boufflers a obtenu à Genève des succès sans nombre; il ne demandait qu'un petit écu pour peindre un mari, mais il faisait le portrait de la femme par-dessus le marché.

Au retour du voyage en Suisse, le maréchal de Castries le fit nommer gouverneur du Sénégal et de l'île de Gorée. Là-bas, tout le monde fut content sous ses ordres, excepté lui-même, qui revint bientôt se livrer corps et âme, comme naguère, aux enivrements d'une seconde jeunesse encore toute fleurie d'amourettes, de saillies et de petits vers. Sa jeunesse dura jusqu'à près de cinquante ans; il semblait que le temps passât sans l'atteindre. Il fut du petit nombre de ceux qui ont trente ans durant un quart de siècle. Il suivait avec religion

toutes les frivolités de la mode : étoffes à trois couleurs, broderies d'or et d'argent, paillons et paillettes, perruques à queues et à frimas ; enfin, comme il le disait lui-même, « on avait trouvé alors le secret important de mettre sur le dos d'un homme une palette garnie de toutes les teintes et de toutes les nuances ». « Ces habits, disait Grimm, donnent à nos jeunes gens de la cour un avantage décidé sur les plus belles poupées de Nuremberg. »

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers, prenant enfin son parti sur l'âge, se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des académies de Nancy et de Lyon. L'Académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement grave : il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit, qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc, *ci-git le chevalier de Boufflers* : l'Académie en a tué plus d'un.

III

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom de marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut député de Nancy aux États généraux, qui fonda un club avec Malouet et La Rochefoucauld, qui fit un traité du *Libre Arbitre*, qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815¹ ; mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous ; c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison : vous me rappelez un dernier trait que je vais vous raconter ; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poète.

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joies et de fêtes sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de madame de Pompadour, le gouvernail pourpré de madame du Barry, la grâce adorable de Marie-Antoinette ; il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était par-

1. Il mourut à Paris, et fut enterré au Père-Lachaise, où l'on reconnaît sa tombe à cette épitaphe digne d'un sage de la Grèce : *Mes amis, croyez que je dors.*